

ABONNEMENT

**Saumur**  
 Un an . . . . . 25 fr.  
 Six mois . . . . . 13  
 Trois mois . . . . . 7

**Poste**  
 Un an . . . . . 30 fr.  
 Six mois . . . . . 16  
 Trois mois . . . . . 8

On s'abonne

**A SAUMUR**  
 Au bureau du Journal  
 ou en envoyant un mandat  
 sur la poste  
 et chez tous les libraires

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

Journal d'Annonces Judiciaires et Avis Divers

PARAISSANT TOUS LES JOURS, LE DIMANCHE EXCEPTÉ

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . . . 20  
 Réclames, — . . . . . 30  
 Faits divers, — . . . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication  
 des insertions reçues et même payées,  
 sauf restitution dans ce dernier cas ;  
 Et du droit de modifier la rédaction  
 des annonces.

Les articles communiqués doi-  
 vent être remis au bureau du  
 journal la veille de la reproduc-  
 tion, avant midi.

Les manuscrits déposés ne  
 sont pas rendus.

On s'abonne

**A PARIS**  
 A L'AGENCE HAVAS  
 8, place de la Bourse

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire  
 L'abonnement doit être payé d'avance

Bureaux : 4, place du Marché-Noir

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-  
 poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie

SAUMUR, 3 JUILLET

HOMMAGE A LA MONARCHIE

Il n'est bruit depuis quatre jours que de ce que la presse nomme l'incident Cazenove de Pradines.

Les journaux républicains paraissent très touchés de la loyauté du député royaliste. C'est un bon sentiment qu'ils témoignent là, et il convient de leur en donner acte. La majorité sait encore apprécier la vertu et le caractère. Cela semble indiquer qu'il reste chez elle un certain goût de l'honneur et partant quelque ressource morale. Le patriotisme ne peut que s'en applaudir.

Cependant, il importe de ne pas se méprendre sur le sens de l'incident et d'en bien comprendre toute la portée.

La politique est bien pour quelque chose dans l'ovation faite au glorieux soldat de Patay. La majorité parlementaire a cru que les déclarations si franches et si droites de M. de Cazenove de Pradines pouvaient la servir dans la campagne antiboulangiste, elle a considéré de plus qu'elle aurait bonne grâce à saluer un adversaire politique, et elle s'est dit sans aucun doute que de toute manière l'incident ferait son jeu.

En d'autres termes, les républicains de la Chambre honorent grandement les scrupules royalistes, c'est incontestable ; mais ils ne se gênent pas non plus pour les exploiter, c'est non moins évident.

Eh bien, je ne crains pas de le dire très haut, les républicains de la Chambre ont manqué de coup d'œil. Ils se sont trompés lourdement en pensant qu'il était encore en leur pouvoir de délivrer impunément un certificat de moralité supérieure au dévouement monarchique.

Il y a dix ans et même moins, aux beaux jours de l'opportunisme, on pouvait saluer par hasard un royaliste, et le traiter publiquement d'honnête homme sans que cela tirât à conséquence. Le pays ne sentait pas encore le besoin de l'honnêteté, comme il le sent aujourd'hui. Il saluait de confiance, à son tour, et c'était tout. Le peuple, qui ne savait guère entre quelles mains il était, ne s'arrêtait pas, s'imaginant que l'honnêteté devait être la règle générale. Il cherchait d'autres titres à sa faveur. Être honnête ne suffisait pas pour plaire, il fallait encore et surtout flatter les passions de la foule en lui faisant de belles promesses.

En ce temps-là l'honnêteté n'était qu'un titre accessoire. Le titre principal était l'extravagance.

Mais aujourd'hui que les braves gens sont obligés de se tenir le nez en passant devant les assemblées délibérantes, et que la politique est figurée exactement par une immense bonche d'égoût débordé, c'est une autre affaire, l'honnêteté fait une sensation, et quand une Chambre entière se lève pour la proclamer, le peuple devient rêveur.

L'ovation de samedi équivalait à dire : « Enfin ! voilà l'homme pur, intègre, voilà cette fleur de probité et de vertu qui s'est à jamais flétrie dans nos cœurs à tous » ; c'est

l'ovation instinctive, c'est le salut irrésistible au bien éternel, qui, quelle que soit la durée de l'orgie du mal, conserve toujours ses droits, et toujours aussi son ascendant sur les âmes même les plus dégradées.

Et le peuple qui n'y va pas par quatre chemins, le peuple qui veut avant tout l'honnêteté chez les gens au pouvoir, et qui en est si cruellement sevré, se dit que s'il y a un groupe, un parti qui ait la primauté de l'honneur, c'est à ce groupe, c'est à ce parti qu'il faut aller.

Si les républicains ont cru se faire une réclame en honorant un royaliste, ils se sont trompés.

A proprement parler, ce n'est pas à un royaliste qu'ils ont rendu hommage, mais c'est bien à la royauté.

Beaucoup se disent aujourd'hui :

« Si, dans un temps si misérable, le parti royaliste donne au monde le spectacle d'aussi beaux caractères, s'il possède plus que tout autre ces types d'honneur devant lesquels tous s'inclinent, c'est que sa doctrine est incontestablement supérieure à toutes les autres. »

« Qui veut la fin veut les moyens. »  
 « Si nous voulons un pouvoir pur, irréprochable, digne de tous les respects, c'est à la royauté qu'il faut aller ! »

Aussi les royalistes doivent-ils élever leur drapeau, l'élever en toute occasion, l'élever très haut. L'heure est venue pour eux d'espérer et d'agir.

Les scandales contemporains, tout l'indique, forment la couche de fumier sur laquelle resplendiront bientôt les gloires immaculées de la renaissance religieuse et de la restauration monarchique.

PIERRE DUC.

LE GRAND CARNOT

Peut-être un grand nombre des sénateurs qui ont voté pour le transfert au Panthéon de Lazare Carnot se seraient-ils abstenus si quelqu'un avait succinctement retracé la carrière très accidentée de ce farouche conventionnel.

Nul en effet, parmi ceux qui lâchèrent la première République, ne montra une plus grande indépendance de principes et de cœur que Lazare Carnot.

Membre du Directoire, ministre de Napoléon 1<sup>er</sup>, comte de l'Empire, décoré de l'Empire, cet ancêtre des républicains lâcha Napoléon pour se jeter aux pieds de Louis XVIII après les adieux de Fontainebleau, revint à l'Empereur aux Cent-Jours, et essaya de se refaucher dans les bonnes grâces du Roi après Waterloo.

Cette tentative qui ne fut pas couronnée de succès, car Louis XVIII, écœuré de tant de violence, refusa de le recevoir, fut sa dernière manifestation.

Il fut exilé ensuite, comme un impérialiste qu'il n'était pourtant plus, puisqu'il ne demandait qu'à changer d'opinion encore une fois.

Croit-on que, si cette petite et assez malpropre biographie avait été exposée à la tribune du Luxembourg, il se serait trouvé une majorité pour passer contre ?

Il y a pourtant au Sénat des gens qui savent leur histoire, et nous nous demandons pour-

quoi ils n'ont pas pris la parole pour faire honte de leur enthousiasme aux républicains.

Cependant, et comme nous l'avons dit hier en peu de mots, M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir a rappelé, ainsi qu'il suit, les hauts faits du grand Carnot :

« Il a fallu que le Président de la République s'appelât Carnot, pour que le parti républicain, au pouvoir depuis onze ans, songeât à décerner à son aïeul une récompense d'outre-tombe. (Très bien ! à droite.) »

« Si l'on ne consulte que les modernes biographes de Lazare Carnot, et notamment les rapporteurs de la proposition de loi, on ne se trouve en présence que de celui qu'une persévérante tradition représente comme l'organisateur de la victoire. Et à ce propos, vous conviendrez avec moi, messieurs, qu'avant les « organisateurs » de la victoire il convient d'honorer ceux qui la remportent eux-mêmes, ceux qui versent leur sang et sacrifient leur vie. Ceux-là, n'est-ce pas ? doivent avoir le pas sur les conquérants de bureau. Or, nous n'apercevons guère Lazare Carnot sur le terrain qu'à la bataille de Wattignies, gagnée par Jourdan, comme chacun sait.

« Mais je laisse de côté le débat qui peut s'engager sur les mérites militaires de Carnot ; je porte, comme c'est mon droit, mes regards sur l'ensemble de sa vie, et ce qu'on a voulu taire, je vais le dire :

« Celui que vous ne voulez connaître que sous le nom d'organisateur de la victoire, c'est l'officier de l'armée royale qui, entré à la Convention, dressera l'échafaud du roi, dont il vote la mort ; c'est le membre de ce barbare Comité de Salut public qui couvre de guillottes et inonde de sang le territoire français.

« Bonaparte s'empara du pouvoir au 18 brumaire : soudain le farouche républicain s'assouplit et devient son ministre.

« Revenant de l'empereur Napoléon, pendant les Cent Jours, le portefeuille de l'intérieur, il adresse au Roi, à son retour, un mémoire débordant d'enthousiasme dynastique et d'assurances de dévouement.

« Tel est l'homme aux incarnations si nombreuses et si différentes que l'on vous propose de glorifier.

« Vous direz, messieurs, par vos votes, s'il vous convient de voir un héros digne de votre admiration dans cet ancien officier de l'armée royale devenu tour à tour régicide à la Convention, bourreau au Comité de Salut public, ministre de Bonaparte, comte de l'Empire et chevalier de Saint-Louis, chevalier dédaigné de Louis XVIII et qui ne nous apparaît que comme accablé sous le fardeau de son parjure et convert du sang royal. (Très bien ! très bien ! et applaudissements à droite.) »

Voilà réduit à néant la légende républicaine dont on nous fatiguait.

INFORMATIONS

UN AVEU

Au moment où certains républicains félicitaient M. de Cazenove d'avoir loyalement pro-

testé contre les tripotages de Bruxelles et d'avoir dit qu'il combattrait toujours sous le drapeau royaliste, M. Cunéo d'Ornano s'est écrié :

« Alors, criez : Vive le Roi ! tout de suite ! »

L'aveu est précieux. Crier : Vive le Roi ! c'est crier : Vive l'honnêteté ! Vivent les honnêtes gens !

TRISTE ANNIVERSAIRE

Le 30 juin, il y a eu neuf ans dimanche, M. Constans était déjà ministre de l'intérieur ; M. Andrieux, qui servait alors « ce gouvernement », mettait, dans la nuit, les scellés sur la chapelle des Jésuites de la rue de Sévres, et de toutes leurs résidences, les religieux de l'illustre compagnie étaient brutalement expulsés.

Qui pourrait dire, même parmi les républicains, que cet attentat contre la liberté religieuse, contre le droit de propriété, le respect du domicile, a été de quelque profit pour la République ?

NOMINATIONS DANS LA MARINE

Le ministre de la marine a fait signer au Président de la République un décret nommant :

Vice-amiral, M. le contre-amiral de Marquessac ;

Contre-amiral, M. le capitaine de vaisseau Viveille, commandant l'Amiral-Duperré.

BRUIT DE GIFLES

On lit dans l'Autorité, sous la signature de M. Paul de Cassagnac :

« Le journal officiel de M. Jules Ferry éprouve le besoin de m'injurier grossièrement. »

« J'ai l'honneur de prévenir son rédacteur anonyme que s'il continue, ce n'est pas à lui, que je ne connais pas et que je ne désire pas connaître, que je m'adresserai, mais à son patron lui-même.

« Et dans ce cas, je promets à M. Jules Ferry la plus belle paire de gifles qu'il aura jamais reçues. »

On lit dans le Gil Blas :

« A la suite d'un entrefilet paru hier matin dans l'Autorité, M. Abel Peyrou, rédacteur en chef de l'Eclafette, a envoyé ses témoins à M. Paul de Cassagnac. »

UN SUCCÈS ROYALISTE

Nous recevons communication du résultat d'une élection que les agences officieuses du gouvernement ont passé sous silence :

M. Louis Naizain, candidat royaliste, a été élu conseiller d'arrondissement dans le canton de Band (Morbihan) par 1,890 voix. Aucun candidat républicain n'avait osé se mettre sur les rangs.

Au scrutin de ballottage, pour l'élection d'un conseiller d'arrondissement dans le canton de Boissy-Saint-Léger, le général Boulanger a été élu par 1,435 voix.

Dimanche, a eu lieu, à Corte (Corse), l'élection de sept conseillers municipaux.

La liste boulangiste a été élue à une immense majorité.

#### UN NOM CRIMINEL

M. Borie, lieutenant-colonel, commandant le 95<sup>e</sup> territorial à Brive, vient de recevoir avis qu'il était relevé de ses fonctions par le ministre de la guerre.

Ce vaillant officier fit partie, en 1870, du petit groupe de braves qui eurent l'honneur de rapporter au camp, le soir de Gravelotte, les débris du drapeau de leur régiment, le 3<sup>e</sup> grenadiers de la garde.

Au régiment et dans la région, on se perd en conjectures sur les causes de la mesure qui frappe aujourd'hui un chef capable et apprécié.

On pense que le gouvernement aura confondu M. Borie avec son homonyme, le député boulangiste.

Porter un nom criminel, c'est mériter la proscription !

## DE BANGE

On lit dans la *France Militaire* :

« Nous avons été péniblement surpris quand nous avons lu dans les journaux qu'on allait liquider les établissements Cail : ces établissements qui sont une des vieilles gloires de l'industrie française et qui, sous la direction du colonel de Bange, font encore concurrence à Vavasseur, Armstrong et Krupp.

» Et pourquoi cette liquidation ? Parce que, profitant du krack du Comptoir d'Escompte qui soutenait les établissements Cail, un certain nombre de financiers louches, qui tiennent à la haute finance de la juiverie allemande, ont accaparé les actions Cail dans un but évidemment peu patriotique.

» Les établissements Cail n'ont pas donné des dividendes fantastiques à leurs actionnaires : venant de créer un nouvel outillage, ils vivaient honorablement, si honorablement que l'Allemagne s'est émue de ce concurrent nouveau qui osait lutter avec succès contre Krupp sur les marchés du monde.

» Tout le monde sait comment le canon de Bange l'a emporté en Serbie sur le Krupp : et ceux qui ont pu voir tout ce matériel léger, duquel notre artillerie pourrait bien s'inspirer, ont été émerveillés.

» En Chine, au Brésil, à la Plata, on commençait à montrer que l'industrie française valait l'industrie allemande, et, au Brésil, en particulier, Krupp, éclairé par le concours de Serbie, refusait obstinément une nouvelle épreuve et voulait faire accepter son ours, c'est-à-dire ses canons, par le Gouvernement brésilien, les yeux fermés.

» Une industrie française qui fabriquait des canons, qui aurait pu, au moment du danger, rendre d'éminents services à la défense nationale, qui, en cas d'un nouveau siège de Paris,

eût été une ressource immense, cela gênait évidemment nos voisins, et c'est pour cela que les établissements Cail vont disparaître.

» Le Gouvernement a un devoir de patriotisme à remplir, et nous espérons qu'il n'y failira pas ; outre quelques centaines d'ouvriers parisiens qui vont rester sur la paille, ce qui est une considération, il y a une question de défense nationale qui intéresse le pays.

» Ce n'est pas à nous d'indiquer les moyens financiers ou juridiques qui devront empêcher ce krack industriel et patriotique ; nous ne savons lesquels il faudra employer ; mais, il y a certainement des moyens légaux et, n'y en eût-il pas, il y a une raison d'État qui prime tout, et devant laquelle s'inclineront toutes les juridictions.

» La force doit primer le droit, au besoin, pour empêcher les établissements Cail de sombrer sous les coups de quelques financiers louches, juifs allemands pour la plupart.

Voici la lettre du général Boulanger dont M. Laur a donné lecture, à la Chambre, au cours de la discussion sur les établissements Cail :

« Je crois de mon devoir de vous donner mon opinion sur cette question très importante, que j'ai pu étudier. Pour moi, cette liquidation est une grande faute, faute d'autant plus considérable et impardonnable qu'elle privera la défense d'un puissant et précieux auxiliaire.

» Lorsque j'étais au pouvoir, j'ai visité cette usine, et j'ai pu apprécier toutes les qualités de son directeur, le colonel Bange, que je considère comme un homme de premier ordre.

» Combien il est regrettable pour le pays de voir des décisions de cette importance prises aussi légèrement !

» L'usine Cail, au point de vue de la défense nationale, pouvait nous rendre les plus grands services ; elle était appelée à reconstituer notre matériel, si besoin en était, et je suis convaincu qu'un jour nous déplorerons de nous être privés des ressources qu'elle nous offrait. Pourquoi faire disparaître ce rival de Krupp ?

» Général BOULANGER. »

## NOUVELLES MILITAIRES

### NOUVELLE COIFFURE DANS LA CAVALERIE LÉGÈRE

Enfin !

On va, paraît-il, essayer en automne une nouvelle coiffure dans la cavalerie légère.

Cette coiffure consiste en un casque de drap élégant et très léger, avec garnitures en métal blanc.

Espérons qu'elle enterrera l'incommode et inutile shako.

### LA FÊTE DU 4<sup>e</sup> CHASSEURS

La fête anniversaire du 4<sup>e</sup> chasseurs, créé à Neufchâteau le 1<sup>er</sup> juillet 1779, a été célébrée à Saint-Germain, avec un magnifique éclat.

### LE GÉNÉRAL TRAMOND

Nous apprenons la mort de M. le général Tramond, commandant la 7<sup>e</sup> division d'infanterie à Paris, ancien commandant de l'École de Saint-Cyr.

### LE CHANT DANS L'ARMÉE

Quand le général Logerot passa dernièrement la revue de la garnison de Besançon, tous les hommes entonnèrent le *Vae Victis* ! L'effet fut des plus grandioses.

Aussi est-il question, assure-t-on, de faire chanter à nos troupiers des refrains patriotiques dans les occasions solennelles. On se rappelle qu'il fut un temps où nos soldats allaient au feu en chantant.

## CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST

### CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Exposition Universelle de 1889. — Fête nationale du 14 juillet. — Trains de plaisir pour Paris.

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur d'informer le public qu'à l'occasion de la Fête nationale du 14 juillet 1889, des trains de plaisir pour Paris seront mis en marche le 11 et le 12 de ce mois, sur toutes les lignes de son réseau. Les prix des billets seront les mêmes que pour les trains de plaisir des 7 et 8 juin.

Les heures de départ et d'arrivée sont portées à la connaissance du public par des affiches spéciales.

La délivrance des billets commencera le 1<sup>er</sup> juillet. — Le nombre des places étant limité, la distribution cessera dès que ce nombre sera délivré et, suivant les cas, les 8, 9 ou 14 juillet, à 8 heures du soir, au plus tard.

### LE SURMENAGE INTELLECTUEL

A propos de la mode étrange qui impose à tant de jeunes filles pour la fin de leurs études des examens absurdes, M. Francisque Sarcey, qui avait protesté là contre, publie dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle* la lettre d'une de ses lectrices, mère de famille, qui est bonne à reproduire :

« Mon aînée, élève de la Légion d'honneur,

a obtenu son brevet à seize ans, après une fatigue extrême... A seize ans et demi, elle était morte !

» Ma seconde, malgré toutes mes supplications, veut le passer cette année.

» Cette enfant travaille quinze heures par jour, est réputée studieuse et sage. Elle n'a pas seulement travaillé pour l'époque de cet examen, mais toujours, et avec beaucoup de méthode ; et pourtant, voilà une enfant qui tremble, qui perd le boire, le manger et le dormir, dans la crainte de tomber sur un problème incompréhensible.

» Elle attend sa lettre de jour en jour ; la fièvre ne la quitte pas. Si elle est reçue, elle a au moins trois mois de traitement à faire pour se remettre de ses horribles fatigues. Si elle est refusée, que vous dirai-je ? elle sera capable de faire une maladie, si ce n'est plus.

» Pourquoi ?

» Parce que cette mode stupide n'admet plus qu'une fille soit instruite, si elle n'a pas passé par ces terribles épreuves.

» Que Dieu punisse jusqu'à la septième génération les examinateurs qui tourmentent de pauvres enfants, ne les aident en rien et ricangent sur leurs réponses...

» J'ai quarante ans et deux ans de mois de nourrice ; mais je peux dire que de mon temps tout était mieux qu'à présent. On n'était pas si ferré, mais on avait des santés que nos filles n'auront plus, et l'on surmontait des peines devant lesquelles elles succomberaient.

A la suite de cette lettre, M. Sarcey donne quelques exemples des encombrantes et sottises questions ou difficultés proposées aux jeunes filles dans ces examens, et conclut :

« Ces malheureuses jeunes filles ! on leur demande de la physique, de la chimie, de la botanique, de la physiologie, que sais-je encore ! On les interroge sur les infiniment petits de la géographie. Ah ! comme je comprends celle à qui un examinateur demandait : « Comment feriez-vous pour aller de Cavillon à Marseille ? — Monsieur, je prendrais l'Indicateur. »

» Elle avait cent fois raison ! Il est clair qu'en géographie, comme dans tout le reste, on ne devrait demander que les grandes lignes, les lignes générales, et non point s'empêtrer du détail.

» Savez-vous sur quoi l'examen devrait porter ? Sur la lecture et le commentaire raisonné de nos classiques. C'est en faisant analyser à une jeune fille soit une fable de La Fontaine, soit un morceau de *Télémaque*, que l'on peut, par des interrogations adroites et bienveillantes, s'assurer si une jeune fille a lu, et bien lu, nos bons écrivains ; si elle a sur la morale et la littérature, et l'art, un certain nombre de notions exactes et d'idées justes ; si elle a un jugement sain et un bon esprit.

50 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

## PERLE FINE

Par M. DU CAMPFRANC

### CHAPITRE XV

Le mouvement, les voyages, sur lesquels avait compté David pour trouver l'oubli, furent remèdes insuffisants ; l'insomnie était sa compagne habituelle, une fièvre légère, mais incessante, le minait, et il dut enfin obéir à son docteur, qui lui ordonna une saison d'eaux dans l'île d'Ischia.

Cette petite île, alors si riant avec ses jardins et ses groupes de maisons blanches semées sur les flancs de l'Époméo, est fort riche en sources d'eaux thermales, sources dont la vertu salutaire est due, sans doute, au feu souterrain que l'île recèle.

Chaque été, tout un monde brillant et cosmopolite vient respirer les souffles vivifiants d'Ischia. David grossit la foule, et un matin de juillet, il écrivit son nom sur le registre ouvert aux étrangers. Il avait choisi comme résidence : Casamicciola, et comme hôtel : Bellevue, dont

la blanche terrasse domine un des plus beaux panoramas du monde : une de ces incomparables vues de la baie de Naples, dont l'œil ne peut se rassasier, et qui, par comparaison, pour qui les a longtemps contemplées, font trouver la terre entière muette, froide, monotone, ne parlant plus à l'âme.

David, ayant signé, posa sa plume sur l'écritoire, et l'hôtesse, une brune Italienne, pinça les lèvres avec désappointement. En voyant la tournure distinguée du voyageur, et son front rayonnant d'intelligence, elle s'était attendue à recevoir un étranger de marque : un comte, un duc, un artiste peut-être, dont le nom acclamé eût resplendi sur sa maison, comme une gloire ; mais en vain ouvrait-elle ses yeux fort brillants, leur flamme brune ne pouvait discerner que ce simple mot : David.

Le compositeur si connu redoutait les indiscrets, ces amis de l'homme célèbre qui poursuivent toute illustration, qui deviennent son ombre, et qui, plus tard, disent de l'astre dont ils se sont faits les satellites. — Oh ! je l'ai bien connu... charmant garçon !... C'était mon ami intime.

L'hôtesse, n'ayant pas jugé M. David digne de recevoir plus longues salutations, l'avait

confié au garçon d'hôtel.

— Antonio, conduisez monsieur au n<sup>o</sup> 13.

Et Antonio grimpa lestement la valise à un second étage, tandis que l'Italienne saluait avec grand empressement un noble Espagnol, qui gravement dictait :

« Alphonse de l'Artana Bréma de Brécia, grand-croix de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, président de la société d'archéologie de Séville, membre de plusieurs sociétés savantes, etc., etc. »

Quelle gloire pour Bellevue ! et quelle sombre envie allait s'allumer à la Petite Sentinelle (*Piccola Sentinella*) qui, depuis une semaine, n'avait pu produire sur le journal des baigneurs qu'un comte et un baron.

En peu de jours Broze fut habitué à sa nouvelle vie. Chaque matin il se rendait à la source de Gurgitello, où déjà une affluence de buveurs l'avait précédé.

L'eau vivifiante était présentée, dans de petits goblets, par ces belles filles dont le pinceau de nos peintres a si souvent immortalisé le type ; Italienne à l'œil noir, au teint mat, souriant au ciel, souriant à la mer, souriant à l'étranger avec une grâce naïve, un peu sauvage.

Une longue promenade au fond de la vallée étonnamment fertile ramenait à Bellevue, où sur la table d'hôte, décorée de fleurs, brillaient les cristaux et l'argenterie. Le repas commençait au cliquetis des fourchettes. Que d'études sur le vif fournies à l'observateur parmi les convives : l'orgueilleux parlant sans cesse de son château, de sa meute, quand le château est une mesure et la meute deux bassets ; le mécontent furieux de toutes choses, trouvant tout intolérable ; et l'Anglais à favoris roux ; et la vieille Anglaise à toilette excentrique ; et les jeunes misses aux cheveux blonds, aux grands yeux rêveurs.

Le repas achevé, David s'attardait à l'une des petites tables placées sous la verdure, et où de nombreux baigneurs prenaient le café. Il regardait les parties de croquet engagées dans le parc de l'hôtel, les joyeuses cavalcades qui se formaient pour gravir l'Époméo. Plus loin les élégantes allaient et venaient pimpantes, balançant gracieusement leurs ombrelles. D'autres se renversaient sur le dossier de leurs chaises, et faisaient des grâces sous le monocle qui les lorgnait.

C'était partout un va-et-vient continu, et devant le perron une arrivée incessante d'équi-



